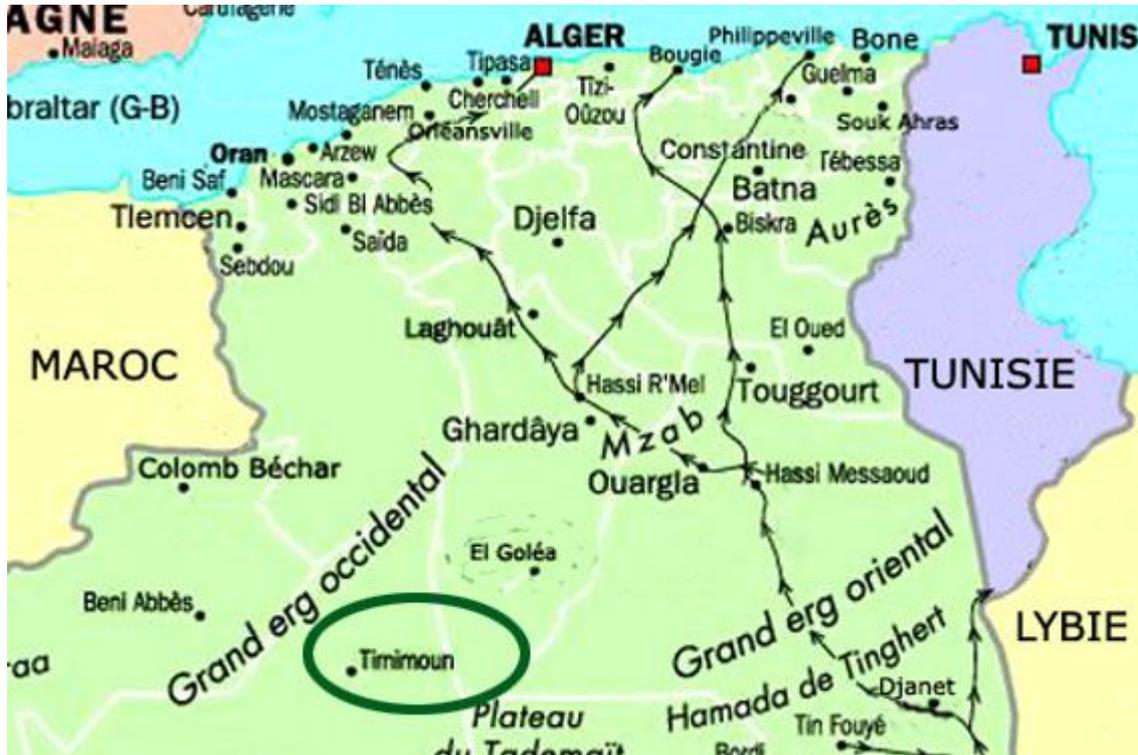


« NON au 19 mars »

VOICI quelques articles de presse ou de contributeurs retenus à votre attention :

1/ La ville de TIMIMOUN

TIMIMOUN est une commune du Sud Algérien. Elle est la capitale de la région du Gourara, située dans l'Adrar.



Aux confins du GOURARA et à l'orée du Grand Erg Occidental, la sebkha de TIMIMOUN (ancien lac salé) recèle de nombreux petits villages nichés dans de minuscules oasis. Ceux situés sur ce que furent les rives du lac s'ornent souvent d'impressionnantes ruines fortifiées : les Ksour.

Relief, géologie, hydrographie

TIMIMOUN est située à l'ouest du plateau de Tademaït. La ville domine la Sebkhra qui est l'ancien site de ce qui fut autrefois tantôt un fleuve, tantôt une étendue lacustre. Ce bassin a reçu par phases successives de nombreux sédiments et est riche en fossiles et en hydrocarbures.

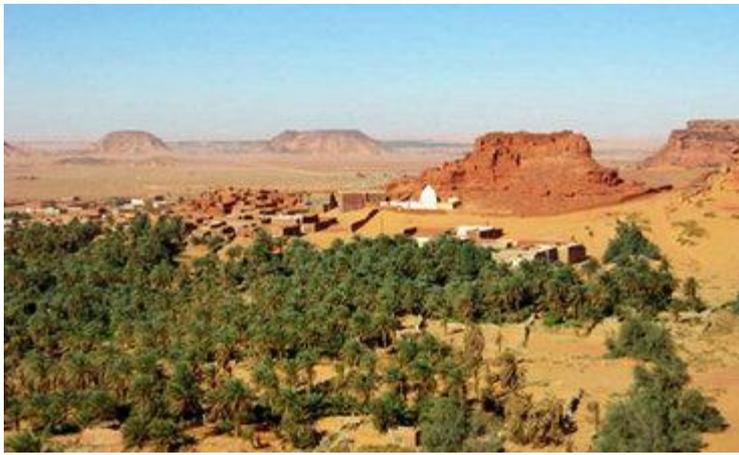
TIMIMOUN est entourée d'un ensemble d'oasis qui bordent le grand erg occidental. Ces oasis sont regroupées dans des sous-régions : il s'agit de Tinerkouk, Swani, Tagouzi, Aougrou, Deldoul.

Le paysage est le même que les autres oasis du GOURARA : un village qui surplombe la palmeraie et qui ouvre sur le bassin sédimentaire de la Sebkhra, offrant un magnifique panorama sur la partie méridionale du Grand Erg Occidental.

Il y a de nombreux siècles, des bateaux empruntaient la Sebkhra, comme en attestent des écrits anciens ainsi que la tradition orale. Certains villages de ses rives auraient des noms de ports, aujourd'hui disparus

La langue

Fidèle à son appartenance à l'Afrique du Nord, TIMIMOUN intègre à la fois le monde arabophone et berbérophone. Un fait qui n'étonne guère lorsque l'on sait, par ailleurs, que l'oasis rouge est empreinte de culture diversifiée. Une des matérialisations de cette caractéristique est donc les langues pratiquées par la population de la ville de Timimoun.



[Vue du site de Timimoun : la palmeraie et, en arrière-plan, les premiers cordons dunaires du Grand Erg occidental]

Histoire ancienne

À travers le monde, peu de villes et de sites réservent un choc à celui qui les découvre. TIMIMOUN est de celles-ci. TIMIMOUN, la ville rouge est construite avec de l'argile. Les constructions aux volumes francs ont comme seuls ornements des trous d'ombre, étroites ouvertures dans des murs épais comme ceux d'une forteresse.



Outil de pierre, alentours de Timimoun

De nombreux outils de pierre témoignent d'une occupation humaine de la région dès la préhistoire.

Le GOURARA



[Gourara: l'atelier teinture et tissage Tigurarin]

Le Gourara est une région d'Algérie formée d'un ensemble d'oasis. Cerné par le Grand Erg Occidental (au nord), le Touat et la Saoura (à l'ouest) et le plateau de Tadmait (au sud et à l'est) - immense étendue plate et pierreuse qui la sépare du Tidikelt (au sud - région d'Aïn Salah). Tout comme le Touat (Adrar) et le Tidikelt (Aïn Salah), cette région utilise le système d'irrigation des foggaras (système de captation des eaux d'infiltrations).

Sa capitale est TIMIMOUN. Dans les oasis, le berbère Zénète est toujours utilisé par ses habitants.

Les Zénètes du Gourara constituent un groupe humain vivant dans une centaine d'oasis situées au sud de l'Atlas saharien et au nord du TWAT (sud-ouest de l'Algérie). Ces oasis étaient protégées au nord par les dunes de l'erg occidental et à l'est par le plateau du Meguiden et du Tadmait. Vers l'ouest, les oasis du Gourara étaient liées à celles qui s'étaient implantées le long de l'oued Saoura et qui étaient peuplées de Zénètes berbérophones. Les *ksour* de l'oued Saoura étaient quant à eux liés, au nord, avec les *ksour* de l'Atlas saharien (Aïn Sefra) et au-delà avec la cité de Tlemcen, et à l'ouest avec les *ksour* berbérophones de Figuig et du Tafilalt qui se trouvent au Maroc.

La région du Gourara, qui durant longtemps n'a pas été différenciée du TWAT, a suscité peu de recherches et reste par conséquent largement méconnue. Pourtant, les informations contenues dans certains ouvrages de géographes et historiens arabes du Moyen-âge montrent que le passé du Gourara remonte à un lointain passé. Ces sources nous permettent d'avancer un certain nombre d'éléments sur le peuplement de cette région ainsi que sur les relations qu'elle entretenait avec des cités situées au nord du Sahara et dont certaines étaient le siège de pouvoirs dont l'influence s'exerçait de manière intermittente sur ces oasis sahariennes ; la motivation essentielle étant le contrôle du commerce caravanier entre les pays du Nord de l'Afrique et ceux du *bilad al-Sudan*, le pays des Noirs.

Le peuplement

Concernant le peuplement, nous savons que plusieurs groupes humains ont occupé ces oasis.

Les Haratins d'abord, qui seraient les descendants d'une ethnie mentionnée déjà par Hérodote et appelée par la suite Aethiopes, très probablement issue des populations noires qui peuplaient le Sahara jusqu'à l'Atlas saharien et qui se sont progressivement retirées vers le sud en raison du processus de désertification. Certains de ces groupes seraient restés, occupant les endroits de plus en plus rares dans lesquels la présence de l'eau permettait une agriculture d'oasis. Ces Haratins, dont les ancêtres seraient donc les autochtones des oasis sahariennes, ont vu par la suite les arrivées de plusieurs autres groupes qui se sont imposés.

Les Gétules d'abord, qui étaient connus à l'époque romaine comme nomadisant dans le centre de l'Afrique du Nord, ont probablement visité le Twat et le Gourara, tout comme les Garamantes, plus à l'est, avaient depuis le Fezzan reconnu le Tassili n Ajjer, l'Ahaggar et certainement des lieux situés plus au sud. Cette présence des Gétules dans le Sahara remonterait aux débuts de l'ère chrétienne. À partir du 3^e siècle après J.-C., seraient arrivés, venant du nord-est de l'Afrique du Nord (sud de la Tunisie actuelle et de la Cyrénaïque) de petites communautés de Juifs vraisemblablement accompagnés ou suivis de Berbères judaïsés. Les sources écrites permettent de localiser cette migration dans plusieurs localités du Twat, la plus importante étant Tamentit qui fut considérée comme la capitale d'une « Palestine twatienne », mais nous savons que les chroniques locales et la tradition orale nous autorisent à repérer les lieux dans lesquels cette ancienne présence juive est mentionnée dans certains *ksour* du Gourara.

Du 7^e au 11^e siècle, il apparaît que ce sont les Zénètes du Maghreb central qui arrivent par petits groupes dans les oasis. Quatre éléments au moins permettent d'expliquer ces migrations : d'abord, la poursuite d'un processus de reconnaissance de lieux situés au sud de l'Atlas saharien dans lequel nomadisaient les Zénètes ; ensuite, la fuite vers le Sahara, consécutive aux premiers contacts avec les islamistes, de communautés Zénètes judaïsées ; troisièmement, le développement du commerce caravanier avec le *bilad al-Sudan* après la fondation de l'imamat ibadite à Tahert, qui a entraîné les Zénètes à travers le Sahara, et enfin la probable migration de Zénètes ibadites, de l'Atlas saharien vers le Twat-Gourara, après la chute de Tahert.

À partir du 11^e siècle, le Gourara verra les arrivées de deux autres groupes : des Berbères de l'Ouest et surtout du Tafilalt, mais aussi de régions situées plus au sud, qui traverseront la Saoura pour parvenir à ces oasis ; un peu plus tard, parviennent les premiers groupes de nomades arabes qui se contentent au début de faire des va-et-vient entre l'Atlas saharien et le Gourara avant de s'installer dans le Meguiden. Ces groupes de nomades arabes étendront progressivement leur domination sur les *ksour* situés sur la bordure orientale du Gourara et du Twat. C'est à partir de ce moment que les premières indications sur ces deux régions sont fournies par les géographes et historiens arabes dans leur description du Sahara.

Situation politique durant le Moyen âge

Sur le plan des relations avec les cités du Nord, les oasis du Gourara étaient en contact avec Sijilmassa (Tafilalt) et Tlemcen, mais aussi avec El Goléa et probablement Ouargla. Certaines sources font état de liens assez importants avec les grandes familles Zénètes qui détenaient le pouvoir à Sijilmassa. Par contre, ni les Almoravides, ni les Almohades ne se sont réellement préoccupés de ces oasis qui ne représentaient alors aucun intérêt stratégique.

Mais lorsque les nomades arabes entament leur processus de descente vers le Tafilalt et le Draâ (régions situées au sud-est du Maroc), ils provoqueront des troubles qui gêneront la poursuite du commerce caravanier et amèneront même la chute de Sijilmassa (à la fin du 14^e siècle). Les commerçants s'orientent alors vers des voies plus orientales qui mettront en valeur le Twat, ce qui profite à Tlemcen ainsi qu'à l'oasis d'Ouargla. Durant les conflits entre Mérinides et Abd al-Wadides, l'un des émirs de Tlemcen, Abu Hammu Musa II, trouvera même refuge au Gourara, ce qui atteste l'existence de liens entre Tlemcen et les oasis situées au sud de l'Atlas saharien.

Mais ce sont les Saâdiens qui entreprendront la conquête de ces oasis sahariennes, avec notamment l'expédition du sultan Mulay Mansur dit « *al-Dahabi* » (l'aurique) qui cherchait à tout prix à reprendre le monopole de l'or (et du sel) des pays situés au nord du fleuve Niger. Le saâdien fera la guerre à la dynastie des Askya qui régnait sur le fleuve Niger (Mali actuel) plutôt favorable à une réorientation du commerce avec l'Orient et surtout l'Égypte.

À ce moment, fin du 16^e siècle, les Ottomans se trouvent dans plusieurs villes de la rive sud de la Méditerranée et se font les champions de la lutte contre les chrétiens qui, après la chute de l'Andalousie menacent d'occuper les côtes du Maghreb. Mais si les Ottomans avancent en direction du Sahara depuis la Libye et l'Est de l'actuelle Algérie (ils occupent l'oasis d'Ouargla), il ne semble pas qu'ils se soient intéressés aux oasis du Twat-Gourara, bien qu'une source mentionne le fait qu'une troupe turque soit venue dans le nord du Gourara suite à la demande d'une assemblée de ksouriens, afin de mettre un terme aux méfaits des nomades arabes. À partir du 17^e siècle, les chorfas filaliens (du Tafilalt) prennent le pouvoir au Maghrib al-Aqsa (Maroc actuel) et mèneront quelques expéditions vers les oasis sahariennes. Mais à ce moment, le commerce transsaharien commence à péricliter, les Européens ayant accès par la mer aux pays de l'Afrique de l'Ouest. Avec la raréfaction des échanges commerciaux entre les grandes cités du nord de l'Afrique et le pays des Noirs (*bilad al-sudan*), les oasis du Gourara tout comme celles du Twat vont connaître un lent repli sur elles-mêmes et vivre à leur propre rythme. Les communautés oasiennes connaîtront alors une longue période d'autonomie.

Organisation sociopolitique des communautés ksouriennes

La stratification sociale est fortement hiérarchisée et s'appuie sur une superposition de groupes d'origines différentes. Au sommet de cette pyramide, nous avons la strate des agents religieux qui comprend deux groupes nettement différenciés au plan du statut social et de l'autorité. Les *shurafa* qui prétendent descendre du Prophète et les *mrabtîn* qui constituent des

lignages rattachés à un ancêtre reconnu par tous comme *wali* (saint). Ensuite, la strate des hommes libres (*hrar*) composée aussi de deux entités distinctes : les Zénètes berbérophones, sédentarisés depuis longtemps, fondateurs d'oasis et bâtisseurs de nombreuses forteresses qui ont évolué pour former les *ksour*, et les descendants de nomades arabes qui se sont progressivement sédentarisés eux aussi. Enfin, la strate des dominés, constituée par deux groupes différents. Les HARATIN qui sont de statut libre mais attachés au travail de la terre, sans en être propriétaires. L'autre groupe de dominés est constitué par les esclaves appelés en zénatiyya. Ces derniers sont les descendants des noirs ramenés du *bilad al-Sudan* et qui étaient propriété des maîtres roturiers (*hrar*) et des agents religieux.

La structure sociale est composée de trois éléments qui s'emboîtaient l'un dans l'autre : la famille, le lignage et la tribu.

La famille (*taâwa* en zénète) constitue la cellule de base plus ou moins élargie, avec une filiation patrilinéaire. Les familles sont regroupées dans le lignage (*iqum*) nettement individualisé dans l'espace par son habitat qui peut être soit la forteresse isolée (*agham*) soit le quartier dans le cas des *ksour* importants. Le lignage relie les différentes familles à un ancêtre commun. Le sommet de cette pyramide était constitué par la tribu (*taqbilt*) rassemblant plusieurs lignages établis dans des *ksour* différents.

Au Gourara, la tribu a évolué au point d'avoir quasiment disparu comme unité significative. On ne se souvient plus, aussi bien en milieu Zénète que parmi les Arabes, des anciennes grandes tribus qui se répartissaient les *ksour* et les aires de pâturage. Ces grands ensembles ont éclaté en une multitude de lignages dont les traditions orales nous permettent parfois de reconstituer les migrations et lieux d'installations. Il semble que la sédentarisation et le repli sur soi des petites unités lignagères aient provoqué le relâchement de l'identification à des unités plus importantes. Cette érosion de l'identité tribale a fait que les Gouraris n'ont pas fixé dans leur mémoire les noms des anciens ensembles tribaux qui (on en verra quelques exemples plus loin) constituaient parfois des branches détachées des grandes tribus Zénètes et arabes nomadisant au Nord du Maghred.



[Ksar KADDOUR]

Deux facteurs semblent avoir contribué à cet éclatement des ensembles tribaux homogènes. Tout d'abord, la question essentielle au Gourara de l'appropriation du maximum d'espace qui se matérialise par l'édification des habitats fortifiés. L'identification des propriétaires de ces forteresses permet de se représenter la projection dans l'espace des anciens ensembles tribaux. Ensuite, en raison du phénomène d'ensablement des jardins et *foggara*, de l'épuisement de la nappe et des *rezzous* qui entraînaient destruction et disparition de lignages entiers, les groupes migrent pour s'installer auprès de communautés plus puissantes ou dans d'autres régions. Ainsi, le rapport au territoire, qui conditionne la possibilité de survie, semble avoir primé sur le maintien d'une identité tribale. Les récits portant sur le passé des lignages constituent des reconstructions qui font parfois remonter plusieurs lignages jusqu'à un ancêtre commun ou à une tribu dont on a perdu le souvenir pour n'en conserver que le nom. L'essentiel réside dans l'affirmation d'une solidarité entre ksouriens demeurant dans un même espace et unis par la résistance aux dangers communs : les nomades et les partisans du *soff* adverse. Pour ces raisons, la structure la plus active reste le lignage qui se confondait avec une unité résidentielle matérialisée dans l'espace par l'*agham*, les jardins et la (ou les) *foggara*. Cette structure lignagère est présente aussi bien chez les Zénètes que chez les Arabes, mais aussi parmi les groupes à statut religieux, surtout les *mrabtîn*. Dans la majorité des *ksour*, on note la

présence de deux ou trois lignages. Seules les grandes cités comme TIMIMOUN, At Sâïd, Charwin et d'autres, se présentent comme des communautés complexes dans lesquelles cohabitent plusieurs lignages de statuts différents. Notons encore que cette structure lignagère n'est perceptible qu'aux membres du *ksar*, pour les étrangers de passage, c'est l'ensemble de la communauté du *ksar* qui apparaît comme une cellule fondamentale.



[Ksar IGRZAR]

L'établissement humain est adapté à l'environnement naturel. Au Gourara deux types d'habitats se présentent. Dans les espaces envahis par les dunes de l'erg occidental, c'est-à-dire le Tinerkouk, le Swani et le Taghuzi, les groupes humains se réduisent à la famille et sont dispersés autour de leurs jardins. Ces derniers correspondent à la culture en entonnoirs : on déblaise le sable, sur un rayon allant de cinq à dix mètres, jusqu'à ce que l'on atteigne le sol et, à partir de là, on creuse un puits. L'eau n'est en général pas très loin et l'irrigation se fait par le biais du puits à balancier. On cultive donc à l'intérieur de la dépression. Les familles construisent une ou deux pièces en dur et parfois, il n'y a que des huttes (*zeriba*). Partout, les lignages ont construit en dur un habitat fortifié appelé *agham* en Zénète et *gasba* en Arabe. Cet habitat fortifié sert de grenier pour le stockage des biens alimentaires (céréales, dattes) et de lieu de refuge en cas d'agression extérieure. L'autre type d'habitat que l'on rencontre est connu sous le terme de *ksar*. Dans ce cas, l'espace cultivé (la palmeraie) est distinct de l'espace habité. Certains *ksour* du Gourara peuvent être considérés comme de véritables cités en raison de la densité de l'habitat et de l'ancienneté de l'installation des lignages qui induisent une tradition dans la gestion des affaires communes et un lien social très fort marqué, entre autres, par une ritualisation très codifiée des échanges et des relations. L'habitat appelé *ksar* est pourtant relativement récent dans l'histoire du Gourara. Auparavant, le lignage s'établissait sur le lieu même où il cultivait ses jardins. Cet habitat ancien était toujours fortifié, du type *agham*. Ce n'est, selon les traditions recueillies, qu'à partir du 16^e siècle que s'opère la séparation entre espace cultivé et espace habité, par le regroupement des différents lignages éparpillés en un seul lieu à fonction purement résidentielle. Mais ce processus ne s'est pas réalisé partout et on peut rencontrer le cas de lignages qui cohabitent sur un même espace identifié par un nom commun et qui sont liés par des relations fortes mais qui continuent à vivre dans des habitats séparés par des jardins (*At Sâïd*). La fondation des *ksour* est liée, dans la tradition orale des Gouraris, à l'action des saints. C'est le saint qui rassemble, unifie des lignages dispersés et souvent engagés dans un processus de rivalité permanente. Le saint fixe, délimite, l'espace de la future cité ; ce faisant, il trace la limite entre la communauté qu'il prend sous sa protection et le reste de l'espace d'où peut venir l'ennemi. C'est donc lui qui préside à la fondation de la cité.

La présence française dans les oasis sahariennes 1902 – 1962

Cadre Général

Les expéditions visant plus spécialement le Sahara s'organisèrent naturellement en Algérie. Tout d'abord, les Français

avancèrent vers le Sud la ligne des postes du Sahara d'Algérie, qui, de l'Est à l'Ouest, étaient : El-Oued, dans le Souf; Biskra, dans les Ziban; Touggourt, dans l'Oued-Rir; Ghardaïa, dans le pays des Béni-Mzab; Ouargla, dans la dépression où s'unissent les bas-fonds de l'oued Mia et de la chebka du Mzab, Laghouat, en arrière de Ghardaïa; El-Goléa, en avant d'Ouargla, sur le chemin du Touat; Géryville et Aïn-Sefra, au versant méridional de l'Atlas du Sud Oranais. El-Goléa, que les Français n'avaient jamais occupé à demeure, devint un poste réel, avec profusion d'eau, même avec un lac, depuis le forage de puits artésiens donnant ensemble 107 à 108 litres par seconde (1891). Le poste de Hassi-Inifel, à 400 kilomètres en droite ligne au Sud-Sud-Est.

D'El-Goléa, fut installé dans le val de l'oued Mia, comme une précaution contre les Touatiens du Tidikelt, avant de devenir une menace (1892). De même, et la même année, comme garantie et menace contre les Touatiens du Gourara, installation du poste de Mac-Mahon, à 180 kilomètres au Sud-est d'El-Goléa. En 1893, création du fort de Hassi-Mey, près de Berresof, en Sahara de Tunisie; en 1894, fondation du fort Miribel, à 140 kilomètres un peu à l'Ouest d'El-Goléa, à l'Est-Sud-est du fort Mac-Mahon, route du Touat; en 1894 également, le fort Lallemand s'élève dans le sillon de l'Igharghar, au Sud de Touggourt, au Sud-ouest d'Ouargla. Mais, semble-t-il, c'était une démonstration, par une sorte d'ostentation, plutôt qu'une préparation réelle, puisque aucun départ de troupes pour l'archipel touatien ne suivit l'établissement de ces forts sahariens; or, à mesure que la France avait l'air de renoncer à ces précieuses oasis, l'empereur du Maroc les revendiquait plus que jamais.



C'est dans cet état d'organisation économique et sociopolitique que les militaires français ont trouvé les communautés oasiennes au moment de la conquête du Sahara et particulièrement du TWAT-Gourara au tout début du 20^e siècle (1902).

Contrairement au nord de l'Algérie, la présence française se limitait dans ces régions sahariennes aux militaires et à quelques familles de fonctionnaires. L'administration coloniale est cependant parvenue à interdire l'esclavage, à réduire le phénomène des *rezzou* qui permettait aux nomades (surtout ceux de l'oued Saoura et du sud-est marocain) de venir piller les oasis, de détruire leurs habitations et souvent de les tuer ainsi que de généraliser les échanges monétaires. C'est aussi dans le sillage de l'implantation des troupes françaises dans le Sahara que la composante humaine s'est quelque peu transformée dans les *ksour* puisque de nombreux nomades arabophones (surtout les Châambas, originaires d'Ouargla), qui s'étaient engagés dans cette armée française, s'installeront définitivement dans la région.

Grâce à la solde qu'ils percevaient régulièrement, ces anciens méharistes parviendront à reconvertir leurs économies dans le commerce, donnant naissance à une nouvelle couche détentrice d'un capital parfois non négligeable. L'installation de l'autorité française permit également aux HARATINS, qui constituaient la masse des cultivateurs, de se libérer des contraintes les liant par contrat, en principe renouvelable mais en fait à vie, aux propriétaires des palmeraies et surtout de l'eau, pour aller se faire embaucher comme ouvriers agricoles dans les fermes coloniales de la région d'Oran. Ceci accéléra un phénomène de migration des membres de cette communauté qui finirent pour certains par s'installer définitivement au nord.

L'introduction de l'école et de centres de santé, en très petit nombre, tout en ne provoquant pas de grande transformation dans les mentalités durant la période coloniale, permit néanmoins à un certain nombre de Gouraris d'entrer en contact avec un type d'éducation nouveau, une langue différente et un rapport inconnu jusque là avec la santé.

En raison de l'environnement désertique et de la circulation limitée des idées nationalistes, la guerre de libération nationale déclenchée au nord n'eut qu'un faible écho dans les oasis sahariennes. Il y eut cependant quelques accrochages sanglants, surtout dans l'erg.

La bataille de TIMIMOUN

1957 - 17 Octobre : Un groupe de méharistes « travaillé » depuis plusieurs mois par des fellaghas du F.L.N-A.L.N de la région sud et stationné entre Timimoun et El-Goléa, au lieu dit Hassi Sakka désertent des rangs de l'Armée française après avoir éliminé les huit officiers et sous-officiers français qui les commandaient.



[Troupe de méharistes de l'armée dans le Sahara Algérien en 1956.]

1957 - 7 Novembre : les méharistes intégrés dans l'A.L.N réapparaissent soudainement et portent une attaque foudroyante contre le convoi d'une société pétrolière entre Timimoun et El-Goléa

Les 5 légionnaires chargés de la protection de la base pétrolière surpris sont faits prisonniers. 7 ingénieurs de la société pétrolière et tous les ouvriers civils du camp sont eux aussi faits prisonniers. Les armes des militaires sont récupérées, du matériel et des approvisionnements sont saisis, les véhicules incendiés.

Panique dans les milieux pétroliers et dans la presse : Paris-Match rapporte : « Sahara : l'attaque de la colonne pétrole » - l'Echo d'Alger avertit : les Compagnies de recherches pétrolières demandent la protection de l'Armée.

Aussi, il fut décidé de porter un grand coup. Robert LACOSTE décide d'une intervention spectaculaire, « pour éviter le pourrissement de la situation » et rechercher les Fellaghas.

On fait appel à l'un des plus prestigieux officier français, le lieutenant-colonel Bigeard et ses paras du 3^e R.P.C.



Dans ses mémoires, le Général Bigeard se rappelle : « je reçus un message urgent du Général Salan : «Vous avez pleins pouvoirs ! Vous avez carte blanche ! Il faut créer le choc nécessaire et impératif suite à cette attaque des pétroliers. Trouver et éliminer les méharistes déserteurs par tous les moyens ! » ». On mit à la disposition du colonel Bigeard, commandant du 3^e R.P.C., tous les moyens matériels et humains pour mener à bien sa mission. Le 3^e R.P.C est aérotransporté à partir de Blida à Timimoun via Colomb-Béchar par une vingtaine de N 2501. Trois N-2501, trois JU-52 et une douzaine d'hélicoptères. Pas moins de 1570 parachutistes parfaitement entraînés et équipés, des unités de la Légion Étrangère, une multitude de véhicules de transport adaptés au milieu saharien.

Le 13 novembre, suivant les instructions du Général Salan, le Colonel Bigeard débarque à Timimoun , « un point de verdure dans ces immensités désertiques, très belle oasis... mais malheureusement ce n'est pas le moment d'apprécier ces sites magnifiques » note-t-il dans ses mémoires.

Le 14 novembre, Bigeard prend ses quartiers à Timimoun.

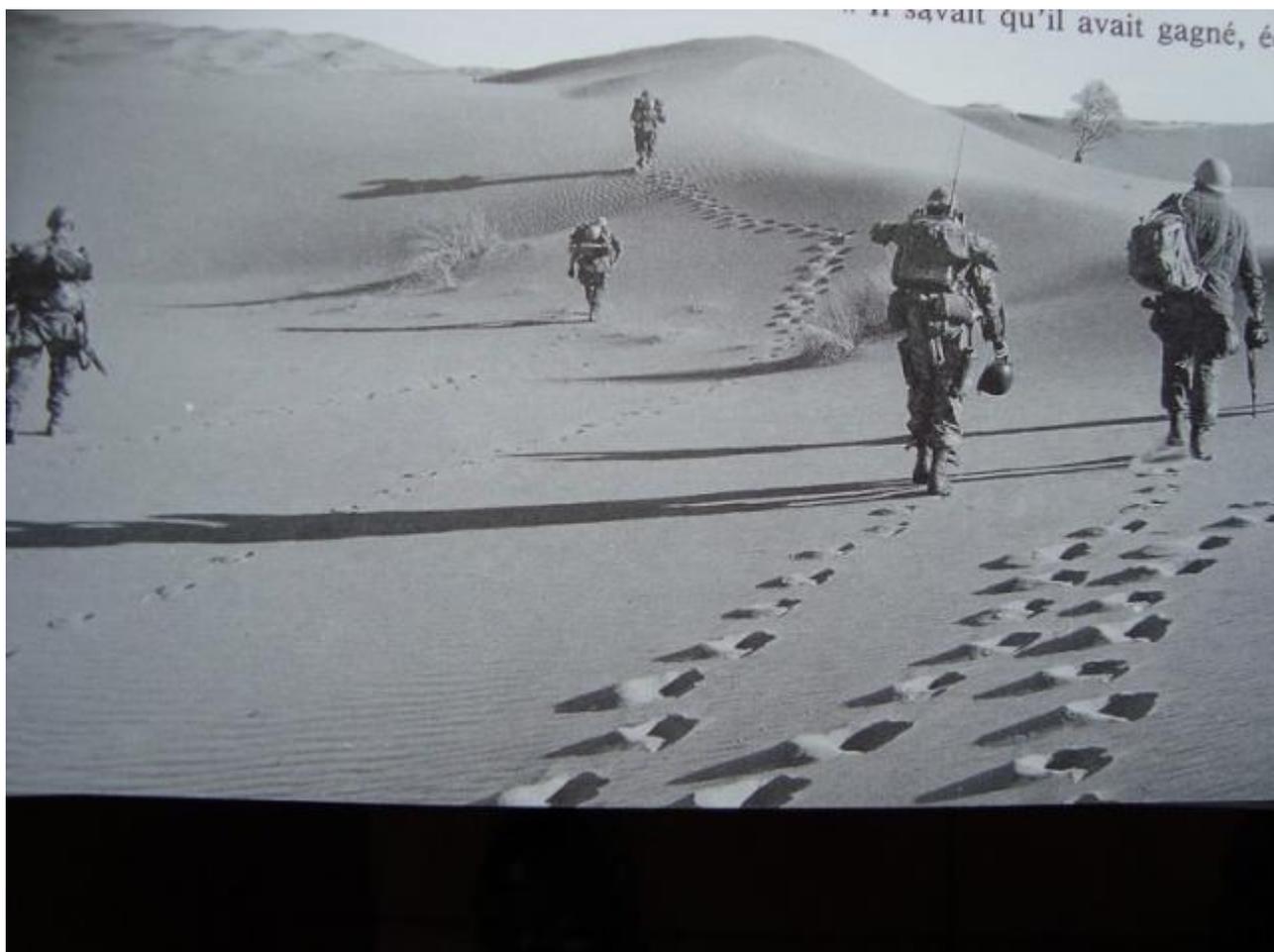
Le 15 novembre au soir : le Colonel Bigeard ayant reçu les moyens promis, commença le travail de recherche. « Comment trouver les rebelles déserteurs dans ces immensités désertiques hostiles, dans cet océan-mer de dunes, avec une chaleur insupportable, les tempêtes de sable, le manque d'eau ? » écrit-il dans ses mémoires.

Les unités de commandos, les avions et les hélicoptères quadrillent toute la région autour de Timimoun. Le 3^e R.P.C travaille en collaboration avec le général Katz et le 1^{er} R.E.P. sous les ordres du Colonel Jeanpierre dans la région d'El-Goléa.

Le 20 novembre : Un travail de fourmi qui consiste en collecte de renseignements, leur vérification, leur recoupement permit l'arrestation de 90 personnes à Timimoun et la récupération de 32 armes.

Le 21 novembre : Enfin, le groupe des méharistes A.L.N est repéré à Hassi Rambou. Aussitôt, c'est le branle-bas de combat : toutes les forces sont dirigés sur ce point .Le centre de radio de Timimoun est chargé de recevoir et de transmettre à la minute près l'évolution de la situation aux « autorités supérieures » à Alger et à Paris.

1957 - 21 novembre : La bataille de TIMIMOUN, au Sahara, se solde par 45 rebelles tués, 6 prisonniers, et 12 morts parmi les soldats français



TIMIMOUN

Surnommée la reine du Gourara, elle est l'une des plus belles oasis du Sahara.

La nature a habillé de son manteau ocre ce coin de désert pour mieux le parer aux fêtes nombreuses dans la localité. Mais, ce qui renforce, plus que tout, le mystère de TIMIMOUN, ce sont tous ces noms aux consonances maritimes : Aguelman (lac),

El Mers (le port), que la seule mémoire humaine ne peut relier au passé aquatique très lointain, dans cette dépression aux proportions égales à celle du lac Léman.

L'entrée de TIMIMOUN avec son célèbre arc de triomphe de style soudanais, en argile rouge comme celui d'Adrar.



L'oasis tient son nom d'un chef religieux israélite d'il y a plusieurs siècles qui se nommait Mimoun. L'endroit devint dès lors Tin Mimoun (en traduction : l'endroit de Mimoun).

Il y a de nombreux siècles, l'oasis, par l'intermédiaire d'un fleuve, la sebkhra, fut un lieu par lequel de nombreux bateaux passaient, comme l'attestent des écrits anciens. Ce fait a même donné naissance à des villages qui portent actuellement des noms de ports qui n'existent actuellement plus.

Quel que soit l'endroit d'où l'on vient, le point par lequel l'on accède à la ville demeure toujours le même. Dans la foulée, l'on notera que ce dernier se pose, de ce fait, comme la porte de TIMIMOUN que l'on prendra alors soin d'immortaliser. En passant devant ce point, l'on ne pourra s'empêcher de laisser son imagination voguer... car une autre ville qui a acquis une réputation extraordinaire et que l'on considère aussi comme un incontournable de l'Algérie se trouve à une distance relativement proche. L'on longera par la suite une rue passant sous une porte. L'on tourne vers la droite et l'on se retrouve sur la rue principale de la ville. Cette dernière mérite une mention particulière car, durant toute la durée du périple à TIMIMOUN, elle servira de point de repères aux touristes. Ce, quel que soit le lieu où l'on choisit de se rendre



TIMIMOUN mérite superbement le surnom que l'on a choisi de lui octroyer. L'on ne saurait, en effet, pas passer par la région dans laquelle elle se love sans être d'emblée fascinée par son apparence qui se rapproche plus de celle d'une apparition que de celle d'une simple ville. C'est une riche palmeraie d'une beauté qu'avive la sebhka que la flamboyante, comme l'on surnomme TIMIMOUN, domine de toute sa beauté. Au loin, les iris distinguent la magnificence de dunes constituées d'une infinitude de grains de sables. A Timimoun, le charme se trouve alors à portée de mains. Ce, tandis que la beauté veille à envelopper de toute sa maestria les esprits des visiteurs déjà subjugués devant un tel déploiement de magnificence.

Surnommée la ville rouge, ou les constructions en terre d'argile mélangée à la paille, et ou les troncs de palmiers font office de piliers. La ville rouge, n'a rien perdu de sa rougeur entourée de paysages magnifiques. La palmeraie et son système d'irrigation ancestral, venant des fougars (conduits souterrains acheminant l'eau vers les oasis), la sebhka et les dépôts de sels, les dunes de sables... sans oublier la chaîne des ksours, forteresses construites pour résister aux envahisseurs.

L'eau vive, qui court dans toutes les directions, est canalisée par un savant réseau de « fougars ». L'eau est répartie à bon escient grâce à un système de peignes ou de râteaux de pierre d'où s'échappent de multiples rigoles.



[Un peigne-partiteur au débouché d'une séguia de foggara dans la palmeraie de Timimoun (photo J. Bisson)]

L'eau vive, qui court dans toutes les directions, est canalisée par un savant réseau de « fougars ». L'eau est répartie à bon escient grâce à un système de peignes ou de râteaux de pierre d'où s'échappent de multiples rigoles.



[Vue d'un segment de foggaras, les canaux d'irrigation communautaires qui distribuent l'eau « à chacun selon ses besoins »... © DR]

Territoires du Sud

1902 - 24 décembre : les 6 territoires sahariens (Colonie du Sud), sont « seulement » administrés par les 3 départements (2 chacun), forment les Territoires du Sud et sont indépendants de l'Algérie

1961 - 5 septembre : le Général de Gaulle annonce au cours d'une conférence de presse et pour la première fois que les départements sahariens des Oasis et de la Saoura faisaient partie intégrante de l'Algérie.



15 avril 1926, la Grande Duchesse du Luxembourg, accompagnée par André Citroën, avait participé à la Transsaharienne, du Luxembourg à TIMIMOUN et même jusqu'au Mali. Émerveillée et charmée par la région, la grande Duchesse est restée vingt jours... De nos jours, encore, une plaque atteste de cette visite.

L'hôtel « l'Oasis Rouge » plus ancien que le « Gourara » est l'un des vestiges historiques qui constitue l'une des beautés monumentales de la ville.

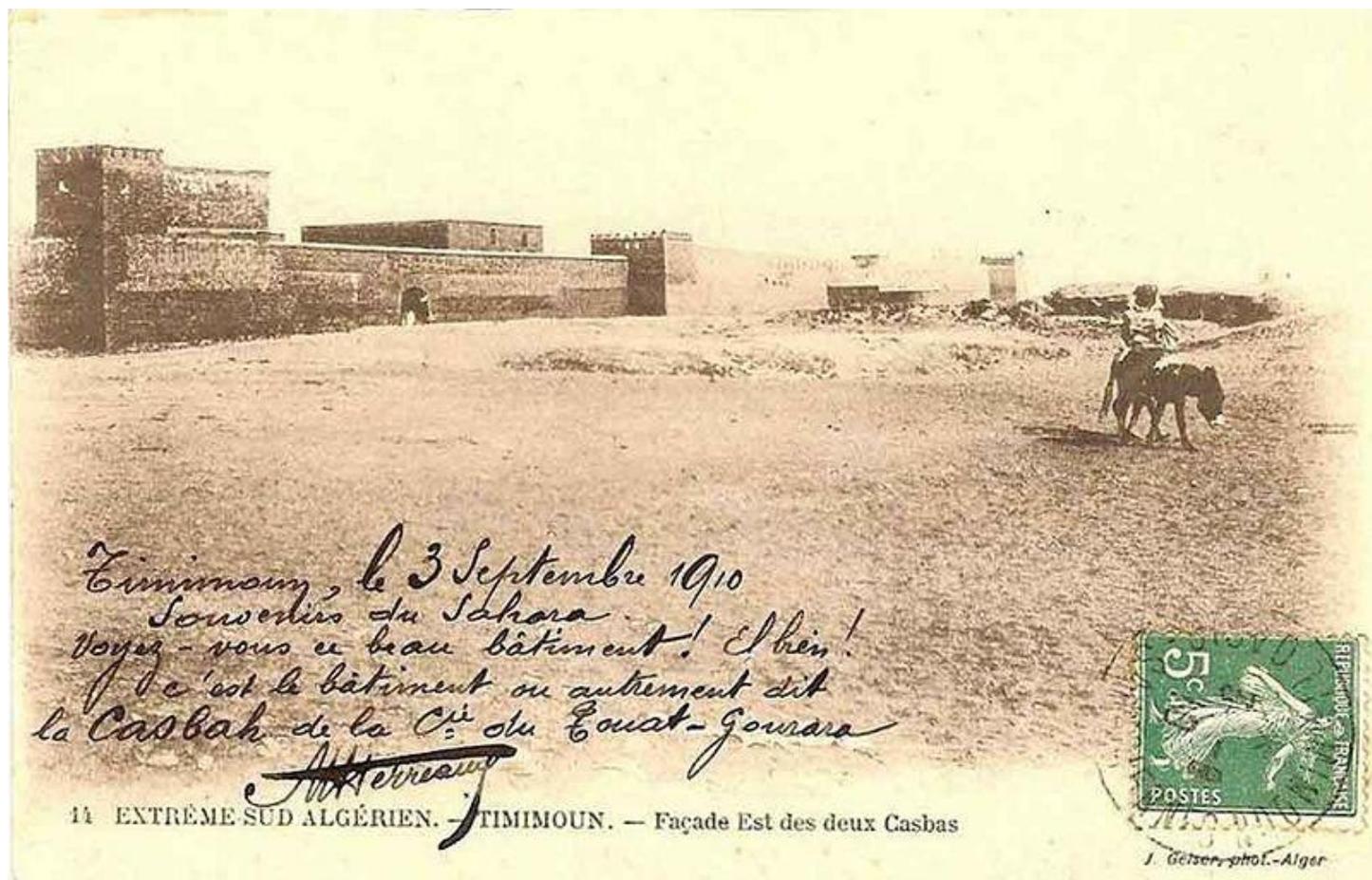


[Anciennement hôtel transatlantique, puis Oasis rouge, c'est aujourd'hui un centre culturel et d'exposition d'artisanat]

Monuments aux morts : Qu'est-il devenu ?

Le relevé n°57182 mentionne **9 noms de soldats** "MORT POUR LA FRANCE" au titre de la guerre 1914/1918, à savoir :

■ ■ M'BARECK Ould Kaddour (Mort en 1914) - M'BARECK Ould Salem (1917) – MOHAMED Ben Merzouk (1916) - MOHAMED Ben Mohamed (1914) - MOHAMMED Ben Brahim (1918) – SALAH Ben Abdallah (1919) - SALAH Ben Abdallah (1918) – SALEM Benamdou (1918) – SEDIK Ould Hadj (1916) - ■ ■



Les oasis depuis l'indépendance de l'Algérie

Si le drapeau algérien remplace, en 1962, le drapeau français à TIMIMOUN, il faudra attendre les années 1970 pour percevoir une présence de plus en plus effective du pouvoir central dans la région. Déjà à la fin des années 60, après le conflit algéro-marocain qui eut lieu en 1964 dans les environs de Béchar, Timimoun est reliée par une route goudronnée à El-Goléa à l'est (et par delà, à Ghardaïa et Ouargla) ainsi qu'à l'oued Saoura et jusqu'à Béchar.

Les Twat-Gourara sont à partir de ce moment désenclavés. C'est au milieu des années 1970 que le pouvoir central décide de créer la *wilaya* (préfecture) d'Adrar dont dépendra dorénavant le Gourara qui devient une *daïra* (sous-préfecture) avec comme chef-lieu TIMIMOUN. Cette mesure administrative entraîne un mouvement de transformation de la société oasienne, par une série de plans de développement qui concerneront les domaines de l'enseignement, de la santé, de l'agriculture (avec la mise en place d'une réforme agraire qui pénalisera les anciens propriétaires des terres et de l'eau au profit des Haratin).

Ce processus de transformation accéléré entraîne un boom dans le secteur du bâtiment, de nombreux chantiers ouvrent qui attirent une main d'œuvre venue de différentes régions de l'Algérie. De nombreux fonctionnaires de l'enseignement, de la santé et de l'administration s'installent à Timimoun essentiellement mais aussi dans d'autres *ksour*, ce qui accentue l'arrivée de familles extérieures aux oasis, déjà perceptible au moment de la colonisation française.

Juste après l'indépendance, des représentants zélés du Pouvoir central prennent un certain nombre de mesures interdisant tout à la fois les *jemâa* (assemblées) qui géraient les *ksour* (l'administration française s'était engagée à ne pas intervenir dans les affaires internes des ksouriens), la pratique d'un certain nombre de rituels jugés païens voire primitifs et non conformes à leur perception de l'islam. La construction d'écoles dans les *ksour* les plus reculés entraîne une généralisation de la langue arabe qui est accentuée par la présence de nombreuses familles arabophones venues d'autres régions du pays. Le chômage important dans la région pousse de nombreux jeunes à quitter les *ksour* pour chercher du travail dans les villes du nord, surtout dans l'Oranie ; résultat : on entend de plus en plus la musique dite *rai* et de moins en moins l'*ahellil*.



SYNTHESE réalisée grâce aux sites ci-dessous :

ET si vous souhaitez en savoir plus sur TIMIMOUN cliquez, SVP au choix, sur l'un de ces liens :

<http://encyclopedieberbere.revues.org/1770>

<http://www.camps-parachutistes.org/t1259-la-bataille-de-timimoun>

<http://www.memorial-genweb.org/~memorial2/html/fr/resultdpt.php?dpt=9352>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/outre_0300-9513_1968_num_55_200_1467

<http://www.mondeberbere.com/civilisation/gourara/gourara.htm>

http://www.pbase.com/michel_dor/timimoun



2/ En Algérie, une campagne présidentielle en trompe l'œil

Très diminué, le président Bouteflika en lice pour un quatrième mandat, est un étrange candidat. Sa présence aux traditionnels meetings électoraux se résume à son portrait posé sur un chevalet ou projeté sur écran pendant que son chef de campagne, le Premier ministre mis en disponibilité pour l'occasion, s'échine à faire l'article du « président-image »...

Les cinq autres candidats ont beau s'escrimer à arpenter la vaste Algérie, personne ne miserait un seul dinar sur leurs chances de l'emporter.

Et pourtant, ils y croient comme l'ancien Premier ministre entre 2000 et 2003 Ali Benflis qui est persuadé que cette fois, la deuxième, sera la bonne. Cependant, tout en assurant disposer de près de 60 000 observateurs dans les bureaux de vote et avoir pu mesurer les nombreux soutiens dont il bénéficie, il montre du doigt la fraude bien loin d'un mythe qui, il en est certain, « *lui a soufflé la présidence en 2004* » ; il avait alors obtenu 6,4 % des voix.

Sécurité renforcée



[Les candidats : Abdelaziz Bouteflika (G), Ali Benflis ©, Rebaïne Fewzi (D). AFP PHOTO/DSK]

Tout aussi déterminés, mais sans illusion, Belaïd Abdelaziz (Front El Moustakbal), Touati Moussa (Front national algérien), Hanoune Louisa (Parti des travailleurs) et Rebaïne Fewzi (AHD 54) multiplient les réunions profitant de la courte campagne électorale officielle ouverte le 23 mars et close le lundi 13 avril. Mais il faut bien reconnaître que leurs voix portent peu tant le président Abdelaziz Bouteflika, pourtant aussi invisible qu'in audible, a verrouillé le jeu.

Dès la mi-mars, le pouvoir algérien a bloqué la chaîne Al Atlas TV et saisi tout son matériel. Ce média payait ainsi son regard critique envers la politique gouvernementale. Il faut dire que la chaîne privée battait déjà de l'aile, plusieurs de ses annonceurs s'étant retirés depuis le mois de décembre cédant ainsi aux pressions. Un exemple qui ne peut qu'encourager les autres médias à la plus grande retenue et une situation qui confirme le classement mondial de la liberté de la presse de 2014 dans lequel l'Algérie se place au 121^e rang sur 180 pays....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.rfi.fr/mfi/20140411-algerie-campagne-presidentielle-trompe-oeil-bouteflika-benflis-barakat/>

3/ Les Algériens de France aux urnes : « Bouteflika, je sais qu'il va gagner... »

Quelque 815 000 Algériens de France ont commencé à voter samedi pour élire leur président, soit cinq jours avant le scrutin en Algérie, prévu jeudi 17 avril. Reportage en région parisienne.



[Des Algériens se préparent à voter dans un bureau installé au parc Chanot, à Marseille. © AFP]

« J'ai toujours voté pour Bouteflika, je sais qu'il va gagner... » Ahmed, 68 ans, est l'un des 815.000 Algériens de France appelés aux urnes dès samedi pour élire leur futur président, cinq jours avant le scrutin en Algérie.

Jusqu'à jeudi, les Algériens, première communauté immigrée en France, vont devoir choisir entre six candidats, dont une femme. Le chef de l'État sortant Abdelaziz Bouteflika, qui brigue un quatrième mandat malgré un sévère accident vasculaire cérébral, est donné favori.

Au consulat d'Algérie de Seine-Saint-Denis, où 91.632 Algériens, le plus fort corps électoral de France, sont appelés aux urnes, c'est l'effervescence dès 8 heures du matin.

« Je suis venu voter dès le premier jour pour montrer l'exemple, surtout aux jeunes », déclare à l'AFP Stili, 78 ans, en montrant son doigt taché de l'encre indélébile qui scelle son vote. Cet Algérien vote depuis toujours pour le président Bouteflika. « Même s'il est vieux et malade, il apaise et fait du bien au pays », affirme cet ancien ouvrier du BTP arrivé en France à 18 ans.

Les Chibanis aux urnes

Au consulat de Nanterre, Hamed, un cariste de 60 ans, veut lui aussi garder « son président ». « Il est malade, mais il bouge encore », assure-t-il à la sortie des urnes.

« Il est trop vieux, mais est-ce qu'on a trouvé mieux que lui ? », interroge de son côté Halima, 51 ans. « Depuis qu'il est là, la situation du pays n'a fait que s'améliorer ».

A Nanterre, berceau dans les années 30 du mouvement nationaliste algérien, les Chibanis (travailleurs retraités), certains très âgés et boitillants, ont été les tout premiers à se présenter aux urnes. « Ils sont ici, mais leur cœur est là-bas », sourit le consul d'Algérie à Nanterre, Abdelkader Dehendi, en soulignant « la mobilisation habituellement forte » dans ce siège qui compte 43.969 votants.

A la sortie des isolements, la fierté, le sentiment du devoir accompli se manifestent au cri de « Vive l'Algérie » ou au son des youyous. A Nanterre comme à Bobigny, des observateurs vont scruter pendant six jours la transparence des élections. Chérif Qualid, consul d'Algérie à Bobigny, insiste auprès des assesseurs : « il ne faut pas bousculer les bulletins. Ils doivent être disposés dans l'ordre de l'alphabet arabe ». « C'est le premier jour, tout le monde est un peu nerveux », glisse-t-il.

« Il faut passer le flambeau aux jeunes »....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.jeuneafrique.com/Article/DEPAFP20140412170652/algerie-france-presidentielle-algerie-2014-abdelaziz-bouteflika-presidentielle-algerienne-les-algeriens-de-france-aux-urnes-bouteflika-je-sais-qu-il-va-gagner.html>

Et Aussi : <http://www.france24.com/fr/20140412-france-vote-algeriens-paris-election-presidentielle-abdelaziz-bouteflika/>

Et Aussi : <http://www.lejdd.fr/International/Maghreb/Le-grand-angle-diplo-pourquoi-l-Algerie-roule-t-elle-a-contre-sens-661419>

4/ Algérie : Ghardaïa, les identités meurtrières

Depuis décembre 2013, dans la grande cité du Mzab, Ghardaïa, les heurts sanglants se multiplient entre Berbères et Arabes. Voyage dans la vallée de la peur.



[La ville millénaire compte quelques 400 000 habitants dont 300 000 Mozabites. © Djamel Alilat pour J.A.]

Minuit passé, dans le dédale des ruelles sombres et étroites du quartier de Bab Ouel Djema, à Ghardaïa. Bakir et Bachir, deux jeunes Mozabites, ont pris leur tour de garde à 10 heures du soir. Cette tradition millénaire d'assurer la garde de la vieille cité

a été renforcée depuis les premiers affrontements de décembre 2013. Dans tous les quartiers, des hommes d'un certain âge veillent devant un brasero en sirotant du thé. Visages couverts de chèches, les plus jeunes patrouillent par petits groupes, à pied ou à moto. Munis de sifflets, ils se tiennent prêts à donner l'alerte en cas d'attaque du camp adverse. En quelques minutes, c'est toute la ville qui pourrait se retrouver sur le pied de guerre.

Cela fait des siècles que Berbères mozabites et Arabes chaâmba cohabitent dans cette étroite vallée du Mzab, aux portes du désert, à 600 km au sud d'Alger. Jamais les *clashes* entre les deux communautés n'avaient atteint ni une telle gravité ni une telle ampleur. Il y a eu quatre morts côté mozabite en décembre, trois côté arabe mi-mars, des centaines de blessés, de maisons et de commerces pillés, incendiés, des cimetières saccagés, des mausolées millénaires détruits, des sanctuaires profanés... La peur et la méfiance se sont installées entre les deux camps, qui se regardent désormais en chiens de faïence.

« Nous sommes devenus une minorité chez nous »....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.jeuneafrique.com/Article/JA2777p082.xml0/conflict-social-ghardaia-mozabite-chaamba-reportage-algerie-ghardaia-les-identites-meurtrieres.html>

5/ En images, dans les bidonvilles : « On n'est pas des Algériens »



[© Assiya Hamza / FRANCE 24]

Alors que le mal-logement est l'un des principaux fléaux en Algérie, les habitants des bidonvilles se sentent délaissés par les autorités. Pour eux, la présidentielle du 17 avril est loin d'être un enjeu.

Reportage.

Il est posé là, au milieu des tours d'une cité dortoir de Kouba, dans la banlieue d'Alger. Des carrés de parpaings sont alignés les uns à côté des autres, recouverts de morceaux inégaux de taule. Plusieurs dizaines de familles vivent ici, sur un champ agricole devenu le bidonville Ben Boulaïd, depuis des générations. Sur le bas-côté de la route, Hocine, 81 ans, s'active au milieu des déchets. Dans sa gandoura beige, maculée de petites tâches plus sombres, le vieillard à la longue barbe blanche, semble à la recherche de plantes. « J'habite ici depuis 20 ans. La mairie est venue nous recenser il y a trois ans mais nous sommes toujours là. Seules quelques familles ont été relogées dans des chalets (préfabriqués, NDLR) à Eucalyptus », explique-t-il, las.

10 millions pour un gourbi...

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.france24.com/fr/20140411-algerie-election-presidentielle-bidonvilles-alger-logement-bouteflika/>

6/ PS, UMP, FN : d'où vient la droite, où va la gauche ? Radioscopie d'une décomposition idéologique (Source Mr M LUBRANO)

FIGAROVOX/GRAND ENTRETIEN : L'UMP est-il encore de droite ? Le PS est-il encore de gauche ? Les frontières idéologiques se brouillent de plus en plus, et seuls les clivages partisans semblent subsister. L'historien des idées François Huguenin fait le point pour Figarovox.

François Huguenin est historien des idées et essayiste. Il est l'auteur notamment d'une Histoire intellectuelle des droites (2013, Perrin).



Vous avez écrit un livre sur l'histoire intellectuelle des droites françaises. Pouvez-vous nous donner une définition de la droite, historiquement et dans son contenu doctrinal?

Les notions de droite et de gauche sont historiques avant d'être idéologiques. Certaines postures intellectuelles et politiques sont ainsi passées de gauche à droite et vice-versa: c'est le cas du nationalisme, qui était à gauche jusqu'au début de la Troisième République, pour être assimilée ensuite par la pensée de droite. A l'inverse, le libéralisme d'un Benjamin Constant a pu être considéré comme de gauche de son vivant, car il prône un libéralisme politique mis à mal par la Révolution et l'Empire, puis classé à droite au 20^{ème} siècle où sa vigilance face aux dérives de la toute-puissance de l'Etat devient une matrice du discours libéral contre la gauche....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.lefigaro.fr/vox/politique/2014/04/11/31001-20140411ARTFIG00243-ps-ump-fn-d-o-vient-la-droite-o-va-la-gauche-radioscopie-d-une-decomposition-ideologique.php>

7/ François Rebsamen a-t-il menti sur son père en prétendant qu'il était résistant ?

En avril 2001, François Rebsamen vient d'être fraîchement élu maire de Dijon. Il accorde une interview à *L'Express*, interview toujours en ligne dont voici un extrait :

“Votre père a-t-il été collaborateur?

Non. C'est une rumeur que fait courir la droite à Dijon depuis que j'y suis candidat. Il se trouve que la famille de mon père est originaire d'Alsace, de la région de Mulhouse-Bâle, précisément. Pendant la Seconde Guerre mondiale, mon père, pour ne pas être enrôlé dans l'armée allemande, a choisi de prendre la nationalité suisse. C'est tout.”

François Rebsamen déclare donc que son père a fui en Suisse pour ne pas être incorporé dans la Wehrmacht en tant qu'Alsacien. Or, selon le site Enquête et Débat, c'est tout le contraire : il s'est enfui en Suisse à la suite d'un avis de recherche pour collaboration....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : <http://www.ndf.fr/poing-de-vue/12-04-2014/francois-rebsamen-a-t-il-menti-sur-son-pere-en-pretendant-quil-etait-resistant#.U0o09aJRLJ8>

8/ La longue histoire de la suppression des départements

INFOGRAPHIE - Manuel Valls a annoncé son intention de voir disparaître à l'horizon 2021 les conseils départementaux. Un épisode de plus dans la longue histoire des annonces de réforme ou de suppression des départements, toutes tuées dans l'œuf.

Cliquez SVP sur ce lien : <http://www.lejdd.fr/Politique/La-longue-histoire-de-la-suppression-des-departements>

Et Aussi : <http://www.challenges.fr/economie/20140411.CHA2681/regions-la-carte-secrete-du-gouvernement.html>

Egalement un projet de redécoupage des régions de l'Hexagone, que "Challenges" s'est procuré. Une France à douze régions :

TIMIMOUN est l'une des villes les plus prisées dans le sud algérien par les touristes. Qu'ils viennent de l'intérieur du pays ou de l'extérieur, les visiteurs ne peuvent se passer du charme de la ville qui accueille de grands événements en décembre et janvier. Le tourisme est le véritable poumon économique de cette perle du désert, mais la ville peut-elle se contenter de vivre de cette activité annuellement ?

Rues désertes, hôtels fantômes. Seul l'adhan, qui résonne entre les murs de terre, rappelle que des vies humaines peuplent cette ville du Sahara algérien. Car l'été, Timimoun ressemble à un décor de cinéma mais sans son équipe de tournage. A partir de juin, ce sont le temps et la température qui apprivoisent les Timimouniens et pas l'inverse. Si c'est la première fois que vous visitez la ville, vous ne croirez jamais qu'elle est l'une des plus animées du sud algérien en janvier, tant elle est vide l'été. Il faut veiller à bien choisir sa saison pour visiter ce diamant du sud....

Cliquez SVP sur ce lien : <http://www.algerie-focus.com/blog/2013/07/timimoun-une-oasis-rouge-sous-un-soleil-de-plomb/>

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude Rosso